

Eglise du Saint-Sacrement à Liège
Chapelle de Bavière à Liège - Eglise Saint-Lambert à Verviers

Feuilleton de la 3^e semaine de Pâques
Samedi 2 mai 2020

BENSON, *LES PARADOXES* *DU CATHOLICISME (1)*

BENSON (Robert-Hugh)¹

Né au Wellington College, près de Lincoln, le 18 novembre 1871, mort à Salford en octobre 1914.

Le futur Mgr Benson était le fils du docteur Benson, qui, après avoir été évêque anglican de Truro, Cornouailles, devint archevêque de Cantorbéry. Après des études à Eton et à Cambridge, des voyages en France et en Allemagne, des expériences d'hypnose auxquelles le portait une étrange attirance vers le mystère de la mort, il fut bouleversé par la disparition de sa sœur Nellie, emportée, en quelques jours, par une diphtérie. Il entra alors dans les ordres et s'adonna à un intense apostolat dans les milieux ouvriers des faubourgs de Londres. Son premier livre *La lumière invisible* témoigne de sa sensibilité religieuse et de son incoercible nostalgie.

La lecture de Newman le décida à se fixer dans le catholicisme romain. Le 11 septembre 1903, un dominicain, le R. P. Reginald Buckler reçut son abjuration. Après un séjour à Rome, il fut vicaire à N.-D. de Cambridge et écrivit *Le maître de la terre*, puis *La*

¹ Notice par L. CHAIGNE dans : *Catholicisme*, tome I, 1948, col. 1455-1456.

nouvelle aurore, romans d'anticipation où il oppose, dans les derniers temps du monde, l'Église catholique apparemment affaiblie et un humanitarisme panthéiste momentanément triomphant mais bien vite réduit à l'impuissance. A partir de 1908, il résida dans une villa campagnarde, à Buntingford, qu'il quitta pour visiter Versailles, Chartres, Lourdes dont il fit, dans un de ses livres, la future capitale spirituelle du monde. De nouveaux romans *La vocation de Frank Guiseley*, *Initiation*, *L'épreuve de Marion Tenlerden*, exaltèrent la souffrance et le renoncement chrétiens, tandis qu'il donna le meilleur de sa méditation quotidienne dans des œuvres apologétiques telles que *L'amitié du Christ*, *Paradoxes du catholicisme*, *Confessions d'un converti*, où, à côté de pages un peu tendues et obscures, fulgurent des affirmations de foi.

Pie X éleva R.-H. Benson à la prélature, en 1911. En octobre 1914, alors que le prêtre-romancier s'apprêtait à venir en France comme aumônier des troupes anglaises, il fut terrassé par une pneumonie et mourut à Salford.

Agnès de la Gorce, *Robert-Hugh Benson*, Plon, 1928.

R. P. Martindale, *La vie de Mgr R.-H. Benson* (en anglais).

L. Chaigne, *La littérature catholique à l'étranger*, I, Alsatia, 1948.



LES PARADOXES DU CATHOLICISME

INTRODUCTION

I. - JÉSUS-CHRIST, DIEU ET HOMME

II. - L'ÉGLISE CATHOLIQUE DIVINE ET HUMAINE

I. - JÉSUS-CHRIST, DIEU ET HOMME

« *Moi et mon Père, nous sommes UN* » (Jn 10, 30).

« *Mon Père est plus grand que moi* » (Jn 14, 20).

[3]

Les mystères de l'Église, a dit un jour un savant matérialiste, ne sont qu'un jeu d'enfant comparés aux mystères de la nature. Il est clair qu'il se trompait absolument, mais son erreur n'est pas tout à fait sans excuse. Ainsi qu'il nous le dit lui-même, il trouvait partout dans cette nature créée, si bien connue de lui, anomalie sur anomalie, paradoxe sur paradoxe, tandis [4] qu'il ne connaissait de la théologie que ses assertions les plus simples et les plus claires.

Nous pouvons donc être certains, nous qui comprenons que les mystères de la nature appartiennent en somme au cercle limité de la vie créée, tandis que ceux de la grâce s'élèvent jusqu'au Mystère suprême de la Vie éternelle et incréée de Dieu, que si la nature est mystérieuse et paradoxale, la grâce le sera davantage, incalculablement. Pour chaque paradoxe que nous trouverons dans le monde de la matière où sont enfermés nos corps, nous en trouverons cent dans cette atmosphère spirituelle où respirent et se meuvent nos esprits qui eux-mêmes, ce qui est assez paradoxal, sont contraints de manifester leur énergie en se soumettant aux limitations de la matière.

Nous n'avons donc pas besoin pour trouver ces mystères de regarder ailleurs que dans ce très petit miroir du Surnaturel que nous nommons notre moi ou de chercher autre chose que ce petit fil d'expérience que nous nommons la « Vie spirituelle ». [5] Comment se fait-il, par exemple, que si d'un côté notre religion est la lampe de notre existence obscure, elle est aussi la seule tache sombre sur un monde de plaisirs, d'un côté la seule chose qui rend la vie digne d'être vécue et de l'autre le seul obstacle à notre satisfaction ? Quels sont ces tristes et joyeux mystères d'une vie humaine qui se contredisent mutuellement et cependant mènent ensemble (comme dans le Rosaire lui-même) à d'autres qui sont glorieux ? Tournez-vous vers cette passion maîtresse et que sous-entendent tous ces mystères - la passion que l'on nomme l'amour - et voyez s'il est quelque chose de plus inexplicable qu'une telle explication ? Quelle est donc cette passion qui change la joie en tristesse et la tristesse en joie, ce motif qui pousse un homme à perdre sa vie pour la sauver, qui fait de l'amertume une douceur et de la croix un joug léger, qui le porte à trouver son centre en dehors de son propre cercle et de se réjouir d'autant plus qu'il se prive de joie ? Quelle est cette puissance qui si souvent nous remplit de délices avant que nous [6] nous soyons mis à l'œuvre et récompense notre labeur par les ténèbres de la dérélition ?

I.

Si donc notre vie intérieure est pleine de paradoxes et de contradictions apparentes, - et il n'est aucune âme qui, ayant fait quelque progrès ne trouve qu'il en est ainsi, - nous devons naturellement nous attendre à ce que la Vie Divine de Jésus-Christ sur la terre, cette vie qui est la lumière centrale objective de l'univers reflétée en nous, soit pleine d'anomalies encore plus grandes. Examinons l'histoire de cette vie et voyons s'il n'en est pas ainsi. Et dans ce but commençons par nous imaginer un examen de ce genre fait par un chercheur qui n'aurait jamais reçu la tradition chrétienne.

I-A

Il commence à lire, bien entendu, en supposant que cette vie est comme les autres vies et que cet homme est comme les autres hommes ; et à mesure qu'il lit, il trouve cent confirmations de cette théorie. Ici se montre un homme, né d'une femme, ayant faim et soif sur la route, un homme [7] qui croît en sagesse, qui travaille dans l'atelier d'un charpentier, qui se réjouit et s'attriste, un homme qui a des amis et des ennemis, qui est trompé par l'un et insulté par l'autre, qui passe en somme par toutes ces expériences auxquelles est soumise l'humanité, un homme qui meurt comme les autres et que l'on ensevelit dans un tombeau.

Les merveilles elles-mêmes de cette Vie, il cherche à les expliquer par l'humanité merveilleuse de son héros. Il peut s'imaginer, comme un chercheur de ce genre l'a dit, que la magie de sa présence était si grande, la magie de sa simple mais parfaite humanité, que les aveugles ouvraient leurs yeux pour voir la beauté de sa Face et les sourds leurs oreilles pour entendre sa Voix.

Cependant, à mesure qu'il lit, il commence à se heurter à des problèmes. Si cet homme n'était qu'un homme, bien qu'il soit parfait et sublime, comment se fait-il que sa sainteté suit d'autres voies que celles des autres saints ? D'autres hommes parfaits devenaient d'autant plus conscients [8] de leur imperfection qu'ils approchaient de la perfection ; d'autres saints plus proches que jamais de Dieu se lamentaient d'en être éloignés ; d'autres maîtres de la Vie spirituelle montraient toujours loin d'eux et de leur insuffisance cette Loi éternelle vers laquelle ils aspiraient. Mais avec cet Homme, tout semble différent. Lui, quand il se présenta au monde, appela les hommes à l'imiter, non pas comme l'avaient fait d'autres maîtres, à éviter ses péchés ; cet Homme, bien loin de montrer un but éloigné et élevé, se désigna lui-même comme la voie qui mène au Père ; bien loin d'adorer une vérité vers laquelle tendaient tous ses efforts, il se désignait lui-même comme l'incarnation de cette vérité ; bien loin de décrire une vie à laquelle lui aussi espérait s'élever un jour, il commandait à ses auditeurs de

le regarder comme étant leur vie ; bien loin de se plaindre à ses amis des péchés qui pouvaient l'accabler, il défiait ses ennemis de le convaincre d'un seul. Il y a en lui une conscience de soi extraordinaire qui n'a en elle-même rien du « moi » tel qu'on le comprend d'habitude.

[9]

Il se peut enfin que notre chercheur s'approche de l'Évangile avec une nouvelle hypothèse. Il s'est trompé, pense-t-il, en interprétant cette vie comme une vie humaine. « Jamais homme n'a parlé comme cet homme » [Jn 7, 46]. Il répète avec l'Évangile : « Quel homme est celui-ci à qui les vents et la mer obéissent ? » [Mt 8, 27 ; Mc 4, 41 ; Lc 8, 25]. « Comment, après tout, se demande-t-il, un homme peut-il naître sans avoir un père humain, comment peut-il sortir du tombeau le troisième jour après sa mort ? » ou bien « comment de telles merveilles peuvent-elles même être rapportées de quelqu'un qui n'était pas plus que les autres hommes ? »

Alors il recommence : « Ici, se dit-il, la vieille histoire féérique s'est réalisée. Voici qu'un Dieu est descendu pour demeurer parmi les hommes ; voici la solution de tous ces problèmes. » Et, une fois de plus, il sent qu'il s'égare. Comment un Dieu peut-il connaître la lassitude des chemins, travailler dans un atelier et mourir sur une croix ? Comment la parole éternelle peut-elle garder le silence pendant trente ans ? Comment l'Infini peut-il coucher [10] dans une crèche ? Comment la Source de la Vie peut-elle être soumise à la mort ?

Désespéré, rejeté d'une théorie à l'autre, il se tourne vers les paroles du Christ lui-même et sa perplexité s'accroît à chacune de celles qu'il entend. Si le Christ est un homme, comment peut-il dire : « Mon Père et moi nous sommes un » [Jn 10, 30] ? Si le Christ est Dieu, comment peut-il proclamer que son Père est plus grand que Lui [Jn 14, 20] ? Si le Christ est un homme, comment peut-il dire : « Avant qu'Abraham fut, je suis » [Jn 8, 58] ? Si le Christ est Dieu, comment peut-il se nommer lui-même le « Fils de l'Homme » ?

I-B

Qu'il se retourne vers l'enseignement spirituel de Jésus-Christ, et voici que le problème s'ajoute au problème, le paradoxe au paradoxe.

Voici celui qui est venu pour apaiser les douleurs des hommes et pour donner le repos à ceux qui sont fatigués, celui qui offre un joug qui est doux et un fardeau léger et dit que nul ne peut être son disciple s'il ne se charge du plus lourd de tous ses fardeaux pour le suivre. Voici le médecin des âmes et des corps, « qui passa en faisant le bien » [Ac 10, 38] et donna l'exemple de l'activité au service de Dieu, le voici qui proclame que la passivité silencieuse de Marie est la meilleure part et qu'elle ne lui sera pas enlevée. A un moment, il se retourne, l'éclair du combat dans les yeux, commandant à ses amis qui n'ont pas d'épée de « vendre leur manteau et d'en acheter une » [Lc 22, 36] et, à un autre moment, commande de remettre ces épées au fourreau parce que « son royaume n'est pas de ce monde » [Jn 18, 11.36]. Voici le Pacificateur qui prononce un jour sa bénédiction sur ceux qui sont pacifiques et proclame un autre jour qu'Il est venu apporter « non la paix mais le glaive » [Mt 10, 34]. Voici celui qui nomme « heureux ceux qui pleurent » [Mt 5, 5] et commande à ses disciples de « se réjouir et d'être heureux à l'excès » [Mt 5, 12]. Y eut-il jamais un tel paradoxe, une telle perplexité et de tels problèmes ? Aussi bien dans sa personne que dans son enseignement il semble qu'il n'y ait ni repos ni solution. « Que pensez-vous du Christ ? De qui est-Il le fils ? » [Mt 22, 42]

II-A

Seul évidemment l'enseignement catholique offre une clé qui résout [12] toutes ces questions et cependant c'est une clé qui est elle-même comme toutes les clés, aussi compliquée que les serrures à secret qu'elle seule peut ouvrir. L'un après l'autre les hérétiques ont cherché la simplification et l'un après l'autre sont tombés dans

la confusion. Le Christ est Dieu, crie le Docétique, retranchez donc des Evangiles tout ce qui parle de la réalité de son humanité ; Dieu ne peut saigner, souffrir et mourir ; Dieu ne peut connaître la fatigue ; Dieu ne peut éprouver les tristesses de l'homme. Le Christ est homme, s'écrie le critique moderne, arrachez donc des Evangiles sa naissance virginale et sa Résurrection, car personne, si ce n'est un catholique, ne peut recevoir les Evangiles comme ils furent écrits ; personne si ce n'est un homme qui croit que le Christ est à la fois Homme et Dieu, qui est heureux de le croire et de s'incliner devant ce Paradoxe des paradoxes que nous nommons l'Incarnation, d'accepter ce mystère aveuglant que la nature infinie et la nature finie sont unies dans une seule personne, que l'Eternel s'exprime lui-même dans le [13] Temps et que le Créateur Incréé s'unit la Création, personne si ce n'est un catholique, en un mot, ne peut admettre sans exception, les phénomènes mystérieux de la Vie du Christ.

II-B

Retournons-nous donc maintenant vers les mystères de notre vie limitée et par ce lointain et obscur parallèle nous commencerons à comprendre.

Nous aussi, dans notre mesure, nous avons une nature double. « Comme Dieu et l'homme font un seul Christ, ainsi l'âme et le corps font un seul homme ». Et, comme les deux natures du Christ, comme sa divine essence unie à son humanité parfaite, sont au cœur même des problèmes que présentent sa vie, ainsi nos affinités avec l'argile d'où sont venus nos corps et avec le Père des Esprits qui a insufflé en nous une âme vivante, expliquent les contradictions de notre propre expérience.

Si nous n'étions que des bêtes sans raison, nous pourrions être aussi heureux que les bêtes ; si nous n'étions que des esprits sans corps et qui contemplent Dieu, la joie des anges serait la nôtre et cepen-[14]-dant si nous nous arrêtons à l'une de ces deux vérités comme si elle était la seule, nous en venons certainement à la

confusion. Si nous vivons comme les bêtes, nous ne pouvons descendre jusqu'à goûter leur contentement car la partie immortelle de notre être ne nous le permettra pas ; si nous négligeons ou si nous discutons les droits légitimes de notre corps, ce même corps outragé terrassera notre esprit immortel. La reconnaissance des deux natures du Christ donne seule la solution des problèmes de l'Évangile ; la reconnaissance des deux parties de notre propre nature nous rend seule capable de vivre suivant les desseins de Dieu. Nos modes de vivre spirituels et physiques s'élèvent donc ou retombent quand un côté ou l'autre a le dessus. Tantôt notre religion est un fardeau pour la chair, tantôt elle est l'exercice par lequel se réjouit notre âme ; tantôt c'est la seule chose qui rende la vie digne d'être vécue, tantôt celle qui s'oppose à notre jouissance de la vie. Ces états alternent inévitablement, irrésistiblement, suivant que nous laissons se troubler ou rester [15] intact l'équilibre de notre double nature. Et ainsi en définitive ne nous est réservée ni la joie des bêtes ni celle des anges, mais celle de l'humanité. Nous sommes plus haut que les uns, nous sommes plus bas que les autres afin que nous puissions être couronnés par Celui qui dans cette même humanité est assis sur le trône de Dieu.

Voici donc notre introduction ; nous avons vu comment le Paradoxe de l'Incarnation est seul adéquat aux phénomènes rapportés dans l'Évangile, comment ce suprême paradoxe est la clé de tout le reste. Nous continuerons à voir comment il est aussi la clé des autres paradoxes de la religion, des difficultés que présente l'histoire du Catholicisme. Car l'Église catholique est l'extension de la Vie du Christ sur la terre ; l'Église catholique donc, cet étrange mélange de mystère et de sens commun, cette union de la terre et du ciel, de l'argile et du feu, peut seule être comprise par celui qui l'accepte comme étant à la fois divine et humaine, puisqu'elle n'est rien autre que la représentation mystique [16] en termes humains de Celui qui, bien qu'étant le Dieu infini et le Créateur éternel, s'est montré sous la forme d'un serviteur, de Celui

qui demeurant toujours dans le sein du Père est descendu du ciel pour notre salut.

II. - L'EGLISE CATHOLIQUE DIVINE ET HUMAINE

« Tu es heureux, Simon, fils de Jean, car ce n'est pas ni chair et le sang qui te l'ont révélé, mais c'est mon Père qui est dans les Cieux...

Retire-toi de moi, Satan, car tu n'as pas l'intelligence des choses de Dieu ; tu n'as que des pensées humaines.
(Mt 16, 17-23).

[17]

Nous avons vu que les paradoxes de l'Évangile ne peuvent trouver leur conciliation que dans la doctrine catholique de l'Incarnation. Celui-là seul qui croit que Jésus-Christ est Dieu parfait et homme parfait, trouve le récit évangélique cohérent et intelligible. Les hérétiques - [18] des hommes qui, pour la plupart, rejettent le récit inspiré ou y ajoutent - furent ceux qui, d'un côté, acceptaient la divinité du Christ et repoussaient les preuves de son humanité, ou acceptaient son humanité en repoussant les preuves de sa divinité. Aux premiers siècles ces hommes, pour la plupart, acceptaient sa divinité et, rejetant son humanité, inventaient des miracles enfantins qu'ils croyaient appropriés à un Dieu demeurant sur la terre dans une humanité fantôme ; tandis que de nos jours, niant sa divinité, ils nient aussi ces miracles dont elle seule peut donner une explication adéquate.

Or, l'Église catholique est une extension de l'Incarnation. Elle aussi (bien que le parallèle, ainsi que nous le verrons, ne soit pas de tout point exact) elle aussi a sa nature à la fois divine et humaine qui seule rend compte des paradoxes de son histoire ; et ces paradoxes

sont ou prédits par le Christ - affirmés par lui, faisant partie de son enseignement spirituel - ou réellement manifestés dans sa propre vie. (Nous pouvons les prendre comme symbolisés, si [19] l'on peut dire, dans ces paroles de Notre Seigneur à saint Pierre par lesquelles il le loue d'abord comme un homme inspiré de Dieu et presque en même temps le réprimande de ne pouvoir s'élever au-delà d'un idéal purement terrestre.)

I-A

De même que nous avons déjà imaginé un chercheur bien disposé prenant pour la première fois contact avec les problèmes de l'Évangile, imaginons encore un tel homme en qui l'aube de la foi commence à poindre et qui rencontre l'histoire du Catholicisme.

Au premier aspect, tout lui semble divin. Il voit, par exemple, que le Catholicisme est exceptionnellement unique, qu'il ne ressemble à aucune des autres sociétés humaines. Celles-ci dépendent pour leur existence d'un milieu humain de même nature ; lui s'épanouit dans les milieux les plus dissemblables. Les autres sociétés ont leur temps et s'acheminent vers la dissolution et la corruption. D'autres dynasties s'élèvent et tombent ; la dynastie de Pierre le pêcheur demeure inébranlée. [20] D'autres causes naissent et décroissent avec l'influence qu'elles ont pu exercer dans le monde ; quant à elle, elle n'est jamais plus agissante que quand ses intérêts terrestres sont les plus compromis.

Ce chercheur s'éprend donc de sa divine beauté et perçoit, même dans ses actes les plus ordinaires, une grâce qu'il ne peut comprendre. Il observe avec étonnement comment elle prend ce qui est humain et mortel, une langue païenne qui se meurt, une architecture en décadence, une science ou une philosophie enfantines et leur infuse son immortalité. Elle prend les superstitions populaires et retenant leurs « accidents » les transsubstantie en vérités ; les coutumes ou les rites d'une société païenne et en fait les symboles d'un culte vivant. Et dans toutes ces

choses, elle infuse un esprit qui tout entier lui est propre, un esprit de grâce et de délicate beauté dont elle seule a le secret.

C'est donc cette divinité qu'il voit tout d'abord très justement. Mais l'erreur est qu'il tire de cette contemplation certaines conclusions incomplètes. Puisqu'elle est si [21] parfaite, raisonne-t-il (du moins inconsciemment), elle ne peut être autrement que parfaite ; puisqu'elle est divine, elle ne peut en aucun sens être humaine. Ses pontifes doivent tous être des saints, ses prêtres des lumières éclatantes, ses fidèles des astres dans son firmament. Puisqu'elle est divine, sa politique doit être infaillible, tous ses actes cléments, ses moindres gestes inspirés. Il ne doit y avoir nulle part de brutalité, ni de recherche de soi, ni ambition, ni instabilité. Comment cela pourrait-il être, puisqu'elle est divine ?

Telles sont ses premières impressions. Et alors peu à peu sa désillusion commence.

Car à mesure qu'il étudie plus à fond l'histoire de l'Eglise, il commence à rencontrer des preuves évidentes de son humanité. Il ouvre l'histoire et découvre tel pontife dont le caractère moral le rend peu semblable à Celui dont il est le Vicaire. Il rencontre un prêtre apostat ; il entend parler de sauvageries commises au nom du Christ ; il parle avec un converti qui est retourné avec complaisance à la Cité de la [22] confusion ; là on lui raconte avec joie l'histoire d'une famille qui a gardé sa foi pendant toute une période de persécution et qui l'a perdue pendant l'ère de tolérance. Et il se sent inquiet et plein d'angoisse. « Comment de telles choses peuvent-elles exister dans une société qui serait divine ? J'ai cru que c'était Elle qui rachèterait Israël ; et maintenant... » [cf. Lc 24, 21]

I-B

Un autre aborde l'histoire du catholicisme d'un tout autre côté. Pour lui, ce n'est qu'une société humaine et rien de plus ; et il trouve en effet mille preuves qui corroborent sa théorie. Il note ses étonnants succès aux premiers temps du Christianisme, la rapide

propagation de sa doctrine et l'accroissement de son influence et ne voit là rien de plus que la circonstance, heureuse pour elle, de l'existence de l'Empire romain. Ou bien il remarque l'élévation soudaine et rapide du Pontife romain et l'explique par l'heureux hasard qui déplaça le centre de l'Empire à l'Orient et laissa dans Rome un ancien prestige et un trône vide. Il voit comment l'Eglise a profité des divisions de l'Europe, comment [23] elle a hérité du vieux génie latin pour la loi et pour l'ordre et il trouve là une explication de son unité et de ses prétentions à régir les princes et les rois. Pour lui elle n'est qu'humaine et rien de plus. Il n'y a pas à première vue un phénomène de sa vie pour lequel il ne puisse trouver une explication humaine. Elle est intéressante comme le résultat de forces innombrables et complexes ; elle est vénérable comme étant la plus ancienne société organisée en Europe ; elle a l'avantage de sa diplomatie italienne ; elle a été sagace, infatigable et persévérante, mais elle n'est rien de plus.

Et alors, à mesure qu'il va plus au fond, il commence à rencontrer des phénomènes qui n'obéissent pas si aisément à ces petites théories trop concises. Si elle est purement humaine, pourquoi les lois de toutes les autres sociétés humaines paraissent-elles ne pas l'affecter ? Pourquoi est-elle la seule qui ne montre aucun signe de dissolution et de décadence ? Pourquoi ne s'est-elle pas, elle aussi, fractionnée en autant de groupes qu'elle comporte d'éléments ? Comment se fait-il qu'elle ait con-[24]-servé une unité dont toutes les unités terrestres ne sont que des ombres ? Ou bien il se voit en face des phénomènes de sa sainteté et commence à percevoir que la différence entre les caractères qu'elle produit dans ses saints et le caractère des plus nobles parmi ceux qui ne lui sont pas soumis est une différence d'espèce et non pas seulement de degré. Si elle est purement médiévale, comment se fait-il qu'elle obtient une fidélité telle que celle qui lui est vouée dans l'Amérique moderne ? Si elle est purement Européenne, comment se fait-il qu'elle seule puisse s'entendre avec les Orientaux dans leur propre langage ? Si elle est

uniquement le résultat de circonstances temporelles, comment se fait-il que son influence spirituelle ne rencontre aucun signe de décroissance quand les forces qui ont aidé à son établissement sont dispersées ?

Sa théorie devient alors moins confiante. Si l'Eglise est humaine, pourquoi est-elle si évidemment divine ? Si elle est divine, d'où lui vient cette humanité si réelle ? Ainsi que des hommes se demandèrent il [25] y a longtemps ; si le Christ est Dieu comment peut-il connaître nos fatigues et mourir sur la croix ? ainsi d'autres se demandent aujourd'hui : si le Christ est homme, comment peut-il chasser les démons et ressusciter d'entre les morts ?

II

Nous revenons alors à la réponse catholique. Traitez l'Eglise catholique comme seulement divine et vous vous heurterez à des scandales, à des échecs et à des insuffisances. Traitez-la comme seulement humaine et vous serez réduit au silence par ses miracles, sa sainteté et ses éternelles résurrections.

II-A

Naturellement, l'Eglise catholique est humaine. Elle est composée d'hommes faillibles et son humanité n'est pas même sauvegardée comme le fut celle du Christ contre les attaques du péché. Toujours donc il y eut des scandales et il y en aura toujours. Des Papes peuvent trahir leur mission dans tout ce qui est du ressort des affaires humaines ; des prêtres trahir leur troupeau, des laïques leur foi. Aucun homme n'est sûr. Et encore, il est par-[26]-faitement vrai, puisque l'Eglise est humaine, qu'elle a profité des circonstances humaines pour accroître sa puissance. Il est hors de doute que ce fut l'existence de l'Empire romain avec ses routes, ses rapides moyens d'échange et ses moyens d'organisation qui rendirent possible la rapide propagation de l'Evangile dans les

premiers siècles. Sans aucun doute, ce fut le trône vide de César et le prestige de Rome qui firent accepter dans le monde d'une manière de plus en plus réelle l'autorité de la chaire de saint Pierre. Ce furent les divisions de l'Europe qui cimentèrent l'unité de l'Eglise et conduisirent les hommes à s'adresser à une autorité suprême pour régler leurs différends. Il existe à peine une affaire humaine dans laquelle l'Eglise ne soit intervenue, à peine une occasion qu'elle ait laissé perdre. Les affaires humaines, les péchés humains et les faiblesses aussi bien que les vertus humaines ont tous contribué à sa puissance. Ainsi croît un arbre même dans un sol qui ne lui convient pas. Les rochers qui font obstacle aux racines deviennent [27] plus tard leur support ; le sol riche qui attendait un occupant a vu monter sa vie dans la vie des feuilles ; les vents eux-mêmes qui mettaient en péril les jeunes rejetons ont aussi développé son pouvoir de résistance. Pourtant, tout cela ne crée pas l'arbre lui-même.

II-B

L'humanité de l'Eglise, bien qu'elle soit le corps dans lequel sa divinité habite, ne crée pas cette divinité. Il est certain que des circonstances humaines ont aidé à son développement, et cependant seule la Divine Providence a ordonné et développé ces circonstances humaines. N'est-ce pas cette même puissance demeurant dans l'Eglise, qui demeure aussi hors d'elle et lui a fait prendre racine à l'époque et au lieu qui favorisaient le plus sa croissance ? Certainement, elle est humaine. Il se peut bien que ses chefs se soient contredits l'un l'autre dans des choses humaines, en science, en politique et en discipline, mais comment se fait-il qu'ils ne se soient pas contredits dans les choses qui sont divines ? Admettons qu'un pape ait pris le contrepied de la politique de [28] son prédécesseur, qui donc alors l'empêcha d'opérer ce même changement pour la théologie ? Certainement, il y a eu d'épouvantables scandales, d'affreux pécheurs, des apostats blasphémateurs, mais que dira-t-on de ses saints ?

Et par-dessus, tout l'Eglise prouve sa divinité par ce même signe que le Christ donnait comme une preuve de la sienne. Admettons qu'elle « meurt tous les jours » [1 Co 15, 31], que sa cause faiblit dans ce siècle et dans ce pays, que sa science est discréditée dans cette génération et sa moralité active dans celle-ci et son idéal dans une troisième, comment arrive-t-il qu'elle aussi s'élève chaque jour d'entre les morts, que ses vieux symboles se dressent de nouveau sur leurs ruines, que ses vertus sont acclamées par les enfants des hommes qui l'ont reniée, que ses cloches et que sa musique résonnent encore là où jadis ses églises et ses maisons étaient devenues désertes ?

Voici donc la réponse catholique et c'est elle seule qui donne le sens de l'histoire comme c'est la doctrine catholique seule qui donne le sens du récit évangé-[29]-lique. La réponse est identique dans les deux cas et cette réponse est que la seule explication des phénomènes des Evangiles et de l'histoire de l'Eglise est que la vie qui les produit est à la fois humaine et divine.